

pages qui suivent, ils sont fragiles et puissants, déterminés à vivre. Libres. S'il y a dans le sang noir un message pour le monde, c'est d'abord celui de cette humanité invaincue.

ET NOUS FÛMES DES ÉCORCES

Michaëla Danjé

Cette aventure et ses conséquences pesèrent lourdement sur son développement mental. À force de les ressasser, il en conclut que sa culpabilité ou son innocence dépendaient uniquement de la fantaisie des Blancs. Dès lors, il se sentit menacé à tout instant par un désastre, et la proximité d'un Blanc l'épouvanta.

Chester Himes, *La Croisade de Lee Gordon*.

C'est l'agresseur qui définit les termes, les priorités, les catégories et la norme. C'est tout.

Je me souviens, il y a quelques années, de l'intervention angélique d'une Blanche sur les militantismes féministes pacifiques et la résistance non violente. Fièremment, elle énumérait les possibles, enjoignait de déconstruire les masculinités guerrières, mais cela sans jamais dire dans quel camp on organise les guerres.

Si vous êtes projeté sur un champ de bataille, vous pouvez toujours vous déclarer pacifiste, mais c'est du vent : ça n'arrêtera pas les frappes.

Le choix de la paix n'appartient jamais aux subalternes et l'impératif d'une réponse nous modèle.

J'ai vu le jour un dimanche en 1973, sur les rebords d'une année au racisme anthologique, d'une guerre qui tuait les garçons arabes dans le Sud de la France.

« Le soir, c'était le couvre-feu », m'a dit celui qui à Marseille y a perdu son petit frère.

À l'autre bout de la France, à Lille, mes parents ont fait comme si tout cela n'existait pas. Ont-ils cru égoïstement écrire une autre page ? Ont-ils même entendu les pleurs et les cris de ces morts ? Ils ont fait dans leur vie des choix de solistes – reflets de leurs exclusions et de leurs fuites. Des choix géographiques hasardeux dont ils ont payé le prix.

Je ne veux pas faire l'inventaire des douleurs d'une enfance de garçon noir ultra-minoritaire dans le Nord de la France et ses coins paumés. Mais, en quelques ellipses, esquisser le coût pour mon corps des violences systémiques. Ce qui l'a sauvé et le sauve encore dans ce pays d'où j'ai toujours refusé d'être mais où je vis encore.

À 13 ans, la mâchoire du piège à loup s'était refermée sur celui que je croyais être. L'usure indescrivable de la violence raciale avait eu

raison de toute paix mentale. Pour la première fois – ce ne serait pas la dernière –, je n'arrivais plus à sortir : pour vivre, aller à l'école, être avec les Autres. J'étais nu dans la piscine acide du monde blanc. Entre rumination morbide et sidération, j'attendais la catastrophe.

« Respirez », me disait le psychiatre incapable de voir que j'étais sous l'eau depuis des plombes. Je ne nageais plus que par réflexe. J'étais une ombre angoissée, fatiguée d'avance à l'approche des prochains coups qui ne manqueraient pas de venir. J'observais la férocité du jeu social en milieu scolaire avec l'hyper-conscience de mon isolement et de mon exposition.

Voici quelques dimanches qui m'ont mené à moi, à mon identité et à mon corps. À la surface de l'eau.

Des dimanches en guet-apens, et des dimanches d'envol.

Rien n'est figé dans son sens, sa boue constitutive. Les événements spiralent, ricochent, fleurissent. J'ai scruté mes traces à l'aune du collectif pour trouver du sens, des pistes.

Enfin, dimanche 16 novembre 1986.

La nuit nous a pris au piège. Leur nuit. Le ciel pleurniche d'avance comme s'il savait déjà ce qui nous attend, au bout de la route. Il y a la

pesanteur d'une fin de dimanche. Mon frère et moi traînons notre résignation de Mons à Haubourdin, notre ville. Il est 19 heures à peine. Mons-en-Barœul est notre autre chez-nous. C'est là que vit notre seule famille guadeloupéenne dans le Nord, dont notre grand cousin Alex, un modèle pour nous. On y zone dès que possible. Mons est une ville populaire de ZUP mélangée, tendue et funky. Haubourdin est prolo, dangereusement blanche et empuantie d'usines. Nous avons changé de bus à la gare de Lille. Le 2A en part, il nous mènera chez nous. On s'est assis au fond, tout au fond. Puisqu'il y a la place. L'arrière des transports en commun a des airs de planque, de délai, de répit, de points de suspension.

Au fil du chemin, le bus se remplit. Petit à petit. Là où il recroise le métro, à l'arrêt Cormontaigne, ils montent. Ils sont quatre ; trois hommes et une femme.

Ça commence tout de suite. Celui qui a la plus grande gueule est un gros blond en chemise dite « hawaïenne ». Il semble le plus saoul ; on ne sait pas et on ne le saura jamais. Je regarde par la vitre la vie qui file dehors, vole une seconde au rêve, réintègre mon corps et le vacarme glaçant de leur agression.

C'est toute une litanie d'insultes négrophobes dans cet accent du Nord que je connais trop bien. J'ai sans doute préféré oublier les mots exacts. Mais je me rappelle la merde, la matière fécale. Analogie répétée avec notre couleur de peau qui m'abîme le plus. Qui me poursuit dans les miroirs, hier, aujourd'hui, demain : elle me brûle, me disloque.

La grande gueule est soutenue par sa petite armée. Le plus jeune a peut-être 25 ans. Il nous regarde avec des yeux de désir et un sourire vicieux qui crie « putain, on va se les faire ». J'ai 14 ans, mon frère 15. Entre les insultes, la grande gueule argumente. C'est leur bus. Il est français. Les négros n'ont pas à être assis dans leur bus français. Lui et son petit *crew* n'ont pas à rester debout.

Mon frère trouve le moyen de dire qu'on est français aussi, qu'on a autant le droit qu'eux. J'ai honte. Manquerait plus qu'il leur sorte sa carte d'identité. Non je ne suis pas français, non je ne me sens pas français, et ça n'arrivera jamais. Et ils s'en tapent royal de notre nationalité : ils vont se faire deux petits nègres et en salivent d'avance. Nous ne sommes pas à Montgomery et moi sans aucun respect pour Rosa Parks et toutes celles d'avant je pourrais donner toutes les places de bus du monde. Je pourrais rentrer à pied... en marchant sur les mains même.

Depuis trop longtemps notre ciel vacille et j'ai une bonne idée de comment ça finit.

J'ai 14 ans et je vous attendais.

Mon frère aussi le sait mais il ne veut pas descendre.

À un moment, le gros blond accuse l'un de nous de regarder sa femme. De mater. De désirer. De quelles profondeurs historiques cela nous revient-il ?

*Dis-moi, Mammy Till,
quel visage aura le racisme quand ils auront fini ?*

Peut-être que tout à l'heure ils nous pendront à un arbre ?

Le bus est plein d'adultes mais tout ce petit monde est placé au spectacle. Pas une réaction. Rien. On s'approche du chauffeur en quête de protection. Il reste concentré comme un pilote de jet. Dans ma tête il me semble que pour tous ces complices ce qui se passe est mérité. Personne ne bougera, n'entrouvrira les lèvres.

On arrive à l'arrêt, enfin. On descend. Un mauvais timing combiné à l'alcool fait que seul le plus jeune – c'est Jimmy qu'il se nomme – arrive à nous suivre. Le plus excité, le plus vif. Un seul... On se croit sauvés. Le bus part puis s'arrête de nouveau : il laisse descendre les autres. Leur nuit nous a pris au piège.

Tout se passe très vite. Ils se jettent sur le plus grand, mon frère. Je ne vois que les hommes : où peut être la femme ? J'en attaque un et lui sers deux, trois droites et crochets. Ils viennent sur moi. Je tombe. Ensuite ? C'est mon corps au sol sur leur terre, l'herbe mouillée et des coups de pied dans la tête.

Puis je nous vois courir dans la nuit vers une station-service toute proche. « Pédés !!! » crie celui que j'ai frappé alors qu'il renonce à nous poursuivre.

On entre vite dans la station sans mots, recouverts de sang et de boue mêlés. La dame prend son téléphone, appelle la police sans nous adresser la parole. Elle nous demande ensuite de nous mettre sur le côté pour ne pas gêner ses clients.

Mes rêves pendant que j'écris ce texte :

Sur un toit une meute de chiens est lâchée sur quelqu'un que j'aime. Je suis à côté. Ils ne m'attaquent pas. J'en prends un énorme par la queue et le jette de toutes mes forces dans le vide.

Quand on se fait récupérer par la police, ils veulent qu'on fasse un tour pour retrouver la bande. J'explose en larmes de colère. Je ne veux pas patrouiller avec la police. Je me fous qu'on les retrouve, là, tout de suite. Et ce ne

sont pas eux, pas UNIQUEMENT eux, qui nous ont agressés. Le policier semble faire un discours quand il déclare que c'est important pour eux dans ces cas-là : arrêter les agresseurs.

Le lendemain, au commissariat de ma ville, quand on vient porter plainte, c'est plus la même ambiance : le malaise est total. On dit l'agression RACISTE. On dit juste le mot ; ça gêne ce flic qui parle sans nous regarder. Je le sens comme rougir. Il dit rien, ne note plus. C'est la dernière fois que j'entre en contact volontairement avec la police. La suite s'écrira en contrôles d'identité, comme avec les quatre autres : nos présences suspectes, notre droit à être, là.

Dans cette histoire nous avons eu de la chance. À l'époque le Nord est envahi de « skinheads » (dans le sens non historique du terme¹). Une rencontre avec eux nous aurait laissés dans un pire état. Dans le centre-ville de

1. Il s'agissait de skinheads fascistes, souvent appelés « boneheads » par les skins revendiquant l'esprit original du mouvement. En effet, le mouvement skinhead est né à la fin des années 60 en Grande-Bretagne de la rencontre des hard-mods blancs et des rude-boys jamaïcains. C'est un mouvement de classe populaire, plutôt multiracial, dont la musique est principalement le ska, le rock-steady et le reggae. La tendance fasciste et néo-nazie va se développer dans les années 70 : le groupe Skrewdriver et son chanteur Ian Stuart en deviendront l'emblème. À l'époque dont je parle, nous ne croisons que des skinheads fascistes et racistes et je ne connais pas l'histoire originale de ce mouvement.

Lille, ils trônent en toute tranquillité avec la complicité de tous. La police les connaît ; la police regarde. La police attend. Elle attendra qu'un fuf surnommé Neurone tue un homme en 1988 pour réagir.

Je fais souvent des rêves d'attaques massives de skins. J'en fait toujours, depuis ces années maudites où ils semblaient tenir la ville.

Cette langue n'a pas de mots pour dire ce qu'on fit à nos corps. C'est révélateur qu'en France on garde « ratonnade¹ » qui est avilissant.

Non seulement historiquement il ne renvoie pas à nous mais de toute façon je l'abhorre. Nous sommes noirs descendants d'esclaves. Je pense donc « lynchage ».

L'agression raciste fut un acte fondateur, comme un geste sincère de la France vers nos corps. Je vais à l'école avec les enfants de la caste qui produit les discours qui permettent ces actes. L'an passé déjà un

1. Une ratonnade est une violence physique exercée à l'encontre de personnes d'origine nord-africaine. Par extension, le terme peut s'appliquer aux violences exercées contre une minorité ethnique ou un groupe social. L'expression vient du mot *raton*, très fortement péjoratif et raciste, apparu en 1937, qui désigne un Maghrébin en argot français.

camarade de classe a fait un exposé sur les dangers qui menacent l'identité nationale, pointant dans « Douce France », du groupe Carte de Séjour, le remplacement qui vient.

Revenu à l'école, avec des marques de coups, je retrouve compassion et surprises hypocrites. Mes camarades de « classe ». Ils sont de la classe sociale qui fait faire les guerres, qui n'a jamais besoin de mettre en jeu son corps. Leur terrorisme feutré me bouffe au quotidien mais ils sont gênés de cet acte vulgaire.

À moi, la violence de l'attaque des adultes, ce vol fait à l'enfance, révèle avec une franchise inédite le projet collectif. Elle matérialise des objectifs concrets.

Les bourges de mon école, les profs, les prolos d'Haubourdin et bien d'autres travaillent main dans la main pour garder mon corps dans l'embarras, dans l'impossibilité de se trouver du répit, une place. Et surtout dans l'impossibilité de se défendre. Dans le bus, la classe, la cour de récréation, il est impératif que je reste à la merci de frappes qui me rappelleront que c'est la suprématie blanche qui définit ma circulation, me modèle, me réduit, avec des accents, avec

les mots « nègres », « négros », des théories sur l'odeur des nègres, notre musique de « zoulous », notre « Negermusik » dira la prof d'allemand, les singes et nous, la merde et nous et des etceteras d'inventions maléfiques.

Ma face dans le miroir après l'agression marque au moins un point de non-retour même si je ne sais pas encore où je trouverai la force.

La pluie acide des jours m'a déjà pris la voix. Je n'articule plus, je subis. Quand je réagis, frappe, c'est toujours décalé et ça me fait mal ; rien qui me rassure ou me stabilise. Je ne peux pas taper tout le monde. Je ne peux pas rester seul tout le temps. Toute tentative manifeste de dénonciation ou de révolte me revient en boomerang psychopathologisant : je suis « parano », « mal dans ma peau ». Ce que je sens c'est du vent face à leur pacte tacite de béton armé. Mais l'agression modifie mes dispositifs d'alerte, mon traitement des données. La suprématie blanche veut nous détruire, physiquement, psychologiquement.

Sur ma folie perso je reste silencieux parce que j'ai bien trop peur de ce que ferait l'Occident s'il entrevoyait le cyclone sous mon crâne.

Là encore je suis coincé. Le psychiatre blanc que je vois, à qui je cache plus que je ne livre, m'écoute à peine, parle pudiquement et – stupidement – d'idées NOIRES. Outre la sémantique, il est à l'ouest complet sur ce que j'expérimente. Mais où aurait-il bien pu apprendre à m'entendre ?

Louder than a bomb, dimanche 8 octobre 1989

For it is a different matter, and results in a very different intelligence, to grow up under the necessity of questioning everything – everything, from the question of one's identity to the literal, brutal question of how to save one's life in order to begin to live it¹.

James Baldwin, *No Name in the Street*.

*And if it wasn't for the music
I don't know what I'd do².*

Indeep, *Last night a DJ saved my life*.

1. « C'est une tout autre affaire – et cela produit une intelligence très différente – que de grandir en étant obligé de s'interroger sur tout... absolument tout, de la question de sa propre identité à celle, concrète et brutale de savoir comment sauver sa vie afin de pouvoir commencer à la vivre. » Traduction M. Danjé.

2. « Et s'il n'y avait pas la musique, je ne sais pas ce que je ferais. »

J'avais les pieds soudés au fond de leurs piscines. C'est Chuck D qui m'a bastonné. Pour me réveiller. Je me suis arraché de douleur pour remonter à la surface. Je suis plus lourd qu'une bombe et le mécanisme de retardement a balaféré les synapses du garçon noir que j'essaie d'être dans cette France blafarde. Mais toutes les deux semaines je me rase le crâne sans sabot. Puis je dessine deux traits parallèles à droite. *Freedom is a road seldom crossed by the multitude*. 2A. Même bus. Différente rage. Public Enemy dans le casque. Mon walkman est mon armure. La musique m'a sauvé la vie. Public Enemy. Irruption d'une masculinité noire menaçante, fière, et radicalement politique. Et l'écorchure vitale du chaos sonore du Bomb Squad. Les guitares qui crient, les sirènes d'urgence, le groove dans le détour, la colère sans crash test. Je porte PE sur mes vêtements, mes cahiers, en guise de message à la suprématie blanche et à moi-même.

Tu es dans leur cible et tu les emmerdes.

Bien sûr la musique m'avait soutenu avant dans les furies du funk. Jamais je ne fus libre comme sur une piste de danse. Les bouteilles bénies d'oxygène phonique autorisaient mon corps à l'exultation sur le fil salutaire de masculinités bancales. Amour, sensualité,

fragilité. J'ai très jeune connu des fêtes comme exutoires. Des joies feux de Bengale dérobées à l'époque. Tout ça malgré le piège d'être encore spectacle ; les Noirs et le « rythme dans le sang ». Mais mon corps a bougé ces années de noyade.

Des Caraïbes le zouk aussi m'a tenu en vie. Écouter Kassav, Patrick St Éloi, yeux fermés mains au ciel. Masculinités fragiles et toujours l'amour complexe et ambigu du couple post-esclavage. Mes mains avaient aussi appris à battre le tambour *gwoka* de Guadeloupe, réservé aux mecs à l'époque. J'héritais de mon oncle qui tenait son savoir d'un maître légendaire. Cette musique et son univers charriaient tant de résistances...

Dans les années 80, la musique et l'avènement du vidéo-clip m'avaient aussi sporadiquement permis de contrer les assauts permanents des caricatures de nous-mêmes dans leur télévision : les porteurs de Tarzan, l'homme noir chez Stéphane Collaro réduit aux monosyllabes (« pub » et « gag »), celui de la pub Vahiné, Mister T, Huggy les Bons-Tuyaux, le terrorisme « humoristique » de Michel Leeb... Que d'asphyxie. Mais mes poumons absorbent le souffle des vinyles : The Time, Zapp, Gap Band, Chaka Khan, Evelyn Champagne King, Charade, Alexander

O'Neal, Cherelle, Five Stars, etc. Et je guette la fulgurance de leurs corps émouvants. Les styles, les « looks » ça m'obsédait, ça m'obsède encore ; comme une part majeure de mon identité noire.

Mais la flamboyance ambiguë du funk, le cuir, le maquillage, les audaces transgressives en résille de Prince ou le cache-sexe de Larry Blackmon du groupe Cameo, tout cela était impossible à transposer au quotidien. On ne pouvait que regarder et donc fantasmer. Ça ne dérangeait pas l'ordonnement des corps : noirs ou blancs, masculins ou féminins. Il s'agissait d'artistes, dans une dimension parallèle.

Avec le hip-hop il y avait des degrés. Tu pouvais coder ton appartenance à une société quelque peu secrète puisqu'à l'époque on se connaissait tous. Tu pouvais détourner aussi. Il FALLAIT détourner : s'approprier. Coudre un patch. Faire un graff sur ta veste en jean. Les looks poussaient aux bricolages qui personnalisent, qui mènent au marronnage les fringues les plus classiques.

Plus ou moins b-boy, walkman à fond, je pouvais circuler dans l'espace public, exister malgré des névroses qui faisaient de ma vie un terrain d'évitements permanents. La suprématie blanche m'avait brûlé au fer mais

le hip-hop refusait que j'aille à l'abattoir.

La nuit, quand j'ai commencé à taguer, j'ai réappris à arpenter la ville, adrénaline en shoot et la crainte rassurante de connaître le crime dont on m'accuserait ; mon nom découpé à la bombe aérosol en guise d'affirmation, en forme de réponse aux années d'agression. Je suis dans vos murs, vos villes, vos vies. Désormais, c'est moi qui ai pris la nuit au piège.

« Notre royaume est grand et chacun y est roi », clamaient Jhony Go et son pote Destroy Man dans le maxi qui annonce mon plongeon radical. En 1987, seul, à fond dans le Mouvement, comme on disait à l'époque. C'est clair que j'en avais besoin, de mouvement. J'écris mes premiers textes, je reprends la parole. Ce que je vis. Ce dont je rêve. Jhony Go et Destroy Man, on me les a présentés comme d'anciens membres des Black Panthers, une bande de rockers, née à Pantin en 1978. Ils chassaient les Rebels qui portaient le drapeau sudiste et pensaient le rock'n'roll comme une musique de Blancs. Les Black Panthers sont parmi les premiers chasseurs de fachos. Des hommes noirs

en majorité – regroupés, organisés, entraînés pour se défendre. Jhony Go et Destroy sont bien entendu grands, costauds ; des corps noirs que l'on craint de la manière la plus classique. Mais il n'y a rien de classique dans leur disque vital. « Égoïste » est le portrait d'un homme en chute libre que son hyper-masculinité empêche de réagir, concentré qu'il est sur son nombril. « On l'balance » est un hymne à la fête, au mouvement hip-hop, teinté de fraîcheur, de lucidité et de liberté. Un passage me marque, aujourd'hui encore : « Petite pas belle en plus sans aucun charme parmi des hommes cruels et leur vacarme qui se fient à des critères reçus ou de baiseurs et se piquent à bien des roses et non aux douces fleurs. Oublie-les ces nullards, dur sera leur réveil car il vaut mieux toucher un diamant que le feu du soleil. » Malgré maladresses et clichés, ici on écorche la beautécratie, le petit monde normatif du marché de la séduction en une forme de candide crypto-féminisme. Que Dieu bénisse ces frères pour ces premières pistes.

Un dimanche en janvier 1973

Je suis né un dimanche de 1973. Comme je l'ai dit, mes parents ont tenté des parcours de solistes. Et ils nous ont vite enterrés dans un village horrible des Flandres.

Ma mère était afro-caribéenne et isolée, ici. Mon père était d'un blanc toxique.

Ils n'étaient pas équipés pour voir ce que leur destin portait de systémique et d'historique.

Deux classes populaires face à face, le sexisme, le racisme, la souffrance psychique : il a fallu découvrir dans les heurts, la violence, le mensonge et la tromperie que l'histoire était impossible.

Mais parce qu'ils n'avaient pas voulu, n'étaient pas outillés pour mettre en perspective, ces années de vie commune, nous les enfants les vécûmes très mal, en tensions et terreur à domicile.

Puis, notre père, l'homme blanc, a senti le vent tourner ; il a vu nos corps changer.

Il ne voulait pas se réveiller face à deux hommes noirs. Trop risqué.

Il a miné nos vies et il est parti. Ma mère en a dépéri jusqu'à la mort.

Mon prénom ça vient de lui. Dans des élans mauvais où il traquait les marques de ma féminité.

Michaela... S'il savait...

Une question reste : qu'avons-nous pris du maître ?

Malgré la désidentification permanente, malgré notre malaise de cette masculinité blanche.

Pour moi mon père ressemblera toujours aux agresseurs de notre premier dimanche. Le visage. L'accent. La classe sociale. Et comme il exerce une violence extrême tout en donnant une forme d'affection et m'apportant plein de choses positives, c'est la confusion.

Est-ce ainsi que les hommes aiment ?

Que les hommes blancs aiment ?

Même s'il nous enseigne la violence à coups de bastons, d'armes, de jeu au couteau, symboliquement il nous installe dans un territoire où il nous est presque impossible de nous défendre, dans une zone défaillante niveau instinct de survie ; puisqu'il nous a astreints jusqu'au bout à l'empathie envers lui. Parce qu'il nous a contraints longtemps à essayer de comprendre, à transiger avec une

masculinité blanche qui malgré des racines profondément populaires avait des armes terribles pour détruire notre mère et nous dans le même élan. Jusqu'à aujourd'hui, mon frère et moi qui avons survécu, nous nous débattons toujours, à notre propre mesure.

La négrophobie et la négrophilie sont voisines. La fascination fétichiste et la répulsion raciste. Je me souviens de l'insistance au sport sous les douches d'un gars qui parlait de la taille du sexe de mon frère. Nous sommes pornographiques. Sexuels tout le temps malgré nous et dans les projections blanches, jamais dans les nôtres propres. Les Blancs ont toujours voulu jauger mon corps sans pudeur. Toucher mes biceps. Juger. Apprécier notre valeur physique, sexuelle. Comparer. Comme s'il allait s'agir encore d'en tirer un bon prix.

Enfant j'aimais tout ce que des socialisations sexistes essaient de faire aimer aux filles. Ma mère qui avait besoin d'une amie s'en félicitait. Jamais les Blancs n'ont

semblé voir cela : je ne pouvais qu'être viril.

Pour les non-Blancs les brèches en moi sont bien plus évidentes et ce depuis longtemps. Un jour j'avais appelé au secours C., mon *homie*, mon frère, après une embrouille de quartier, difficile à expliquer. Alors qu'il connaissait ma copine de l'époque il m'avait pourtant dit d'emblée face à mon silence gêné et avec une certaine bienveillance : « C'est quoi le problème ? T'es homo c'est ça ? »

Des hommes noirs,

dimanche 18 décembre 1994, dans ma tête.

Je suis tellement fort amoureux de mon peuple. J'ai poursuivi dès l'enfance les hommes noirs comme en quête. Aujourd'hui quand je remonte la rue de Béthune je serre tant de mains. J'aime ces moments où l'on se checke brièvement. Ça claque. Les poings s'entrechoquent. Reconnaissance mutuelle basée sur l'apparence, si importante pour moi, après ces années d'isolement. Et j'ai tant d'amour pour tous ces styles qui ont bougé au fil du temps. Des Noirs en hi-top fade.

Des Noirs défrisés. Des Noirs en Weston. Des Noirs tressés. Des Noirs en Burlington. Des Noirs en Challenger. Avec des chapeaux fédoras. En Adidas ZX. Des vrais sapeurs. Des faux Congolais. Des Noirs en bombers. Des Noirs de Ripas. Des Noirs en doudoune Schott. Des b-boys. Des Zulus. Des Noirs en Kangol. Des raggamuffins. Des québlos du funk. Des Noirs en starter. Avec des fat laces. Un ouvrier dehors qui porte encore l'afro. Des Noirs propres à Blanches. Des Noirs queers pour de vrai. Je cherche du regard tout ce petit monde. Je le checke. Je l'aime.

Des Noirs en cuir. Des étudiants noirs. Des Noirs qui boxent. Des Noirs dans *Warriors*¹. Des Noirs avec name plate. Les Noirs de l'athlé. Les Noirs de Guadeloupe : ces Noirs qui ont la clef. Des Noirs au tambour. Les graves qui conduisent les bus du Gosier. Des Noirs qui me cherchent. Des Noirs qui me testent. Des Noirs qui reviennent. Des Noirs de mon quartier ghetto jusqu'aux ongles. Des Noirs qui me respectent parce que je suis pionnier. Des Noirs qui chutent. Des Noirs en prison. Les frères de mon groupe de rap ; ma première famille recomposée d'hommes noirs. Des Noirs qui blaguent. Qui militent sans papiers. Des Noirs qui me voient. D'autres qui m'ignorent.

1. *Warriors*, film américain de Walter Hill sorti en 1980. En français, *Les Guerriers de la nuit*.

Trop queer, trop clair. Des oncles atypiques. Des oncles exceptionnels. Des cousins que j'aime puis qui disparaissent. Des militants panaf aux refrains qui fatiguent. Des Noirs des States. L'impossible équilibre. Des Noirs, des Noirs. Et j'ai toujours le sourire de nous retrouver, de nous voir.

Je sais que je ne suis pas le plus foncé d'entre nous mais je me vis Noir, malgré le métissage ; depuis toujours et jusqu'au bout c'est certain. Et je n'ai toujours que de l'amour pour mon peuple noir.

Pour tous mes frères noirs. Et toutes mes sœurs noires, si précieuses sur mon chemin.

R.A.S.¹, dimanche 22 septembre,
base aérienne 116 nucléaire de Luxeuil

*I got a letter from the government The other day
I opened and read it It said they were suckers
They wanted me for their army or whatever
Picture me giving a damn, I said never².*

Public Enemy,
Black Steel in the Hour of Chaos.

1. Réformé au service.

2. *J'ai reçu une lettre du gouvernement L'autre jour
L'ai ouverte et lue Elle disait qu'ils étaient des crétins
Ils me voulaient dans leur armée ou quoi que ce soit
Vous imaginez comme je me suis senti concerné, j'ai dit jamais.* Traduction disponible sur www.larumeurmag.com : <http://larumeurmag.com/blog/2014/09/08/traduction-de-black-steel-in-the-hour-of-chaos-de-p-e-1989/#.WQNXvnyiUI>

C'est ici que se nouent les grandes compli-
cités. Qu'au nom du service militaire les gar-
çons deviennent des hommes prêts à faire la
guerre. Pour une nation qui traîne un dossier
de conquêtes, d'écrasement, de massacres, de
terrorisme glacé.

C'est là qu'en hurlant, humiliant, soumettant,
flattant, on impose les contours d'une masculi-
nité hégémonique, hors de toute négociation ou
consentement. Une masculinité blanche dont
la morale est fondamentalement d'échapper à
tout questionnement moral. Il s'agit d'ordres et
d'obéissance avant tout. Il s'agit du droit qui se
fonde sur la force, l'invasion, l'intrusion. Une
culture de l'abus. On vous dit 7 heures ; on vous
réveille à 4 heures. On vous dit qu'on ne sait
pas quand vous partirez en week-end. Et vous
ne partirez pas. Vous n'appartenez plus qu'aux
caprices de l'institution qui donne sa puissance
de feu et de mort à la France. Vous êtes au garde-
à-vous sous un drapeau qui exhale un palmarès
dégoûtant de massacres, de tortures et de viols.

Vous découvrez un contingent d'une mascu-
linité pyramidale où on morfle dans l'espoir de
faire morfler d'autres un jour.

En quelques jours de caserne j'ai overdosé de
domination mâle et blanche. Je suis enragé et
exténué mentalement. Je méprisais l'armée et les
militaires bien avant d'arriver. Je suis venu sans
plan. J'aurais bien fait objecteur de conscience

si j'avais su... que ça existait. Au bout de deux
jours j'ai décidé d'improviser. On m'a transféré
à l'infirmerie, le sas.

Mais ils me veulent ; veulent mon corps,
ma soumission. Le médecin-chef se fout de
ma gueule. Jusqu'à preuve du contraire je leur
appartiens. Ils veulent voir le Noir craquer. Les
autres futurs réformés passent et partent pour
Dijon. Moi, ils me gardent. Je ne veux pas dis-
cuter, implorer. Alors j'arrête de manger, sans
grande déclaration de grève de la faim. Mais
c'est facile à voir. Ils disent qu'ils vont m'intu-
ber. Mon corps est ma seule arme. Cette nuit j'ai
récupéré un couteau de cuisine avec l'objectif de
me tailler les veines. Je commence mais ça ne
coupe pas bien et fait un mal de chien. Je pense
au tendon. Je repars me coucher ; j'en garderai
une cicatrice au poignet. Dans mon lit je prie
pour réussir à m'endormir pour oublier la dou-
leur de la faim.

*Crois-tu que, moi, j'accepterais de donner dix
mois de ma vie à ces gens-là ?*

Idéal J, « R.A.S ».

Un appel inquiet de mon frère a sifflé la fin
de partie. Ils n'allaient pas pouvoir m'enter-
rer vivant ; j'avais une famille finalement. Ils
m'ont convoqué, méprisé tant que possible une

dernière fois puisque j'allais leur échapper, et m'ont pris un rendez-vous pour l'hôpital de Dijon. Pendant la route, le chauffeur parle à son copilote du « nègre » qu'il a transporté l'autre jour. Il parle aussi d'appelés qui ont fait une « connerie ». Il détaille : il s'agit en réalité d'une agression sexuelle avec actes de barbarie sur un « camarade » de chambre. Une connerie.

L'appropriation des corps est au cœur du principe militaire. Et la sexualisation à visée humiliante et destructrice est consubstantielle à toute appropriation des corps. La culture du viol coule donc en intraveineuse dans le bras de l'armée, qui, comme la police, repose sur l'absence de remise en question de l'ordre et donc de la morale ; tout est subordonné à une abstraite Nation et à un Ordre vécu comme légitime, en réalité, il est au service des puissants. Il n'est pas étonnant que les forces de cet Ordre repoussent régulièrement les limites d'un cadre déjà abusif. Dans l'armée, les prisons, les commissariats, dans l'excellence sportive, etc. : dans toutes les interactions où cette appropriation est la norme, cela existe et reste largement impuni.

Un ami a croisé lors de sa propre réforme un garçon aux deux bras plâtrés : d'autres appelés en avaient profité pour le violer avec un néon. La victime le racontait comme s'il s'agissait d'une blague gênante... Histoire sans doute d'essayer de désamorcer la gravité d'une agression intrin-

sèque à l'ambiance et pour laquelle il n'envisageait vraisemblablement pas de porter plainte.

À Dijon, le psychiatre militaire veut me laminer. Il hurle quand je lui parle des phobies d'impulsion, ces angoisses de passage à l'acte qui me pourrissent la vie : « C'est très grave ! Les gens comme vous on les enferme ! » Il note sur son papier. Je suis effondré. Les autres, les Blancs qui passent le même jour me décrivent un gentil papy qui leur a composé un gentil compte rendu : difficultés avec l'autorité relatives à la figure du père. Du Freud discount sans danger pour personne.

J'ai passé après ça quinze jours à l'hôpital psychiatrique militaire de Dijon en attendant la fin, entre détente et terreur. J'ai lu énormément et j'ai tenu un journal. Le premier soir j'y ai écrit :

« Peut-être qu'il viendra ce soir brûler une grande croix devant ma chambre ? »

Après cet épisode se graveront de nombreuses années d'un enfermement progressif, contraint par les névroses : à ne presque plus pouvoir sortir. La terreur. Qu'on croie que. Qu'on me prenne pour. Les stéréotypes et les projections sont revenus m'envahir. Je suis dans une impasse. Souvent je frappe les murs de mes poings et ma tête, avec cette certitude : je n'ai pas d'avenir.

Dimanche de mai 2001, Mons-en-Barœul.

L'émerveillement de ce que je suis en train de vivre sera peut-être difficile à comprendre. Le dimanche, mes camarades de classe me manquent. Pas les petites ordures de l'école, non. Les gars de ma classe sociale, mes camarades d'usine. Du bâtiment F. Une équipe de gars blancs, hormis mon gars Hafid. Mon équipe. Avec des lignes de démarcation précises entre nous et la hiérarchie. Chaque jour je pars au taf léger, même exposé de fatigue. Le réveil sonne à 4 h 15 précises. La douche secoue. L'eau, le temps, coulent vite. J'arrive les yeux cernés mais je sais qu'on va rire, parfois se battre entre deux déchargements. Ralentir la chaîne. Tirer l'arrêt d'urgence pour couper la machine et pouvoir profiter d'une chanson que l'on kiffe. On va parler, partir, dériver en territoires électriques. Je me souviens de Franck, un gars des plus virils, qui dans les mille sujets qu'on aborde en taffant nous parle de jupes, son désir d'en porter si seulement on pouvait. J'écoute ébahi. Un autre jour il parle de son respect des putes, sans les mots des *studies*. Sans même le bac. Il y a bien sûr de grosses montées réacs chez lui ou chez les autres. Mais un esprit d'équipe nous tient solidaires, solides, provocants et puérils. Non je n'oublie pas l'homosocialité agressive. Et non tout cela n'efface pas la race et le racisme.

Mais l'expérience me réanime. Mes amis, dehors en écarquillent les yeux de surprise. Ça se voit que je vis un truc incroyable. Que je me suis rarement senti autant à ma place. À l'usine. Je sais que c'est un moment, que c'est contextuel, mais quand j'apprends que le chef d'équipe me proposerait bien pour l'embauche je suis prêt à rester, un moment ou toute ma vie. On verra demain. Là, je vais me coucher. Demain à 4 h 15 précises, le réveil va sonner.

Concert The EX à Tourcoing,
dimanche 15 mars 2009

Il y a genre cinq cents personnes ce soir au Grand Mix. Dix peut-être parmi elles ne sont pas blanches. Je discute avec un ami devant la scène, avant le début du concert, sans vraiment faire attention aux gens qui nous entourent. Arrive dans mon dos une fille bien plus grande que moi qui me bouscule. Elle rejoint une autre fille, devant nous. Je continue à discuter. Puis je sens un regard insistant sur moi. La bousculeuse. Je lui adresse un vague sourire, gêné. Ses yeux m'assassinent. Elle roule une pelle à sa copine et me re-tue du regard et ré-embrasse sa copine, ainsi de suite... Elle veut me provoquer, sûre que je suis lesbophobe. Qu'est-ce qui lui fait penser

ça ? Ma gueule sans doute. Elle veut assumer sa part du grand combat civilisationnel contre les barbares à peau foncée qui se joue de la Seine-Saint-Denis à Kaboul. Qu'est-ce que je peux faire ?

L'ignorer ? Je ne suis pas assez à l'aise dans la vie en général pour ça. Lui demander c'est quoi son problème ? Elle aura l'embrouille qu'elle désire, qui prouvera que je suis une ordure lesbophobe. Elle n'attend que ça. Continuer de sourire ? Il est très humiliant et surtout inutile de s'appliquer à sourire pour convaincre une sale raciste de merde, qui a sans doute plus l'impression de vivre un moment décisif du combat lesbien qu'une énième session d'écrasement des Noirs en terre occidentale.

Qui a commencé ?

D'après vous qui est parti ?

Qui a encore gagné ?

Qui est enfermé ?

Quand le vigile d'un magasin me piste, si je pars, ce n'est pas parce que j'étais venu pour voler et que je n'y arrive pas. Je sors parce qu'on m'a pris toute ma vie pour un voleur et que c'est insupportable. Et si à ce concert je m'en vais c'est parce que cette fille bénéficie de la manière dont vigile, école, police ont

constamment fait vivre mon corps sous des miradors de suspicion.

Tout cet épisode m'est revenu un jour en lisant *Les filles voilées parlent* ; Leila, l'une des participantes, y raconte un épisode similaire : en plein déferlement islamophobe sur le voile, à plusieurs reprises, des gars homos s'embrassent ostensiblement en la fixant, convaincus qu'ils vont la choquer.

C'est mon père blanc, français, qui m'a parlé clairement d'homosexualité pour la première fois : il a dit à mon frère et moi que s'il avait un fils homosexuel il le tuerait. C'était une menace affreuse. C'était comme une maladie qui pouvait me tomber dessus et entraîner ma mort. Ma mère noire, afro-caribéenne, n'était absolument pas comme ça. Elle était très détachée des normes. Pour votre homonationalisme et vos missions civilisatrices vous repasserez.

Les milieux queers ou LGBT blancs ont toujours été un piège pour moi. Des hommes blancs qui me draguent, se pensent en safari. D'autres pour qui ma présence est d'une audace ultime. Une manifestation miraculeuse. Forcément en rupture avec mon éducation et ma

conscience noire. Trop de sourires et trop de mépris. Jamais, là, je n'ai eu l'espace de pouvoir m'énoncer en termes de genre et de sexualité, alors qu'il y avait urgence. Vous aussi vous m'avez volé toutes ces années.

Je suis l'enfant queer élevé par une mère noire hors de vos Lumières, vos mignons coming-out. Mais quand vous me déniez la paix et l'humanité comment aurais-je pu embrasser l'étrange fleur que j'étais ?

Dis-moi, Mamie Till.

Dimanche 7 juin 2015, Nantes

Le TGV de Paris entre en gare de Nantes à 21 h 54. C'est encore la fête dans cette ville où l'on se gave de divertissements bourgeois, d'une culture de l'exotique, du voyage. Nantes est un bel exemple de suprématie blanche. Tout y est bien cerné, ségrégué. Ce soir les réjouissances isolent l'extrême centre-ville des transports en commun. Je décide de tracer à pied jusque chez moi, de remonter la route de Rennes. Je roule ma valise d'une main, colle des stickers militants de l'autre pour faire passer le temps. L'esprit toujours en alerte. Toujours. J'ai 42 ans

et toujours ce regard furtif qui décrypte chaque bout de rue pour ma sécurité. J'en ai pour 45 minutes de marche peut-être. Plus tard je suis à deux arrêts de bus de chez moi. Bientôt à la maison. À une cinquantaine de mètres deux filles blanches sortent d'une maison et parlent fort sur le trottoir. Je suis loin sur celui d'en face. Je trace ma route, tire ma valise. L'une des deux traverse à vélo. Elle se retourne vers moi. Puis crie à son amie et au monde entier : « Bon allez, à demain ! Et j'te raconterai si je me suis fait violer ! »

Mon corps se recouvre d'une laque de honte et la surface de ma peau s'embrase du cocktail Molotov. Je flambe d'humiliation avec la certitude que je ne peux rien faire face à l'attaque faussement innocente. Mon chemin n'est pas encore fini mais je sais que j'irai me coucher avec l'ignominie hurlée en pleine rue, crachée en pleine face ; je le sais. Et encore une fois le réel n'y peut rien. Il n'y peut pas grand-chose. Dieu sait que j'ai changé de trottoir dans ma vie, accéléré, ralenti, pour ne pas avoir l'air de, pour ne pas que l'on croie que. Dieu sait que j'ai laissé passer des arrêts de métro. Que j'ai évité les ascenseurs. Que j'en suis devenu psychologiquement malade à fuir toute proximité physique avec femmes et enfants. Peu importe. Le réel, qui je suis, tout ça n'a

rien à voir. Le stigmaté c'est moi là, homme noir libre, en France quelque part.

Dans cette même rue qui mène chez moi, des jeunes filles noires occupent les trottoirs. Elles travaillent dans un cadre qui tient plus du réseau esclavagiste que du travail du sexe.

Nantes fut le plus grand port négrier de France. L'ensemble résonne de manière dérangeante¹.

En Guadeloupe, au Gosier, dans le vacarme du boulevard et la chaleur d'août, ma cousine Kizzy et moi avions évoqué un jour les douloureuses probabilités d'aïeules violées par des Blancs. Jamais à l'époque je n'avais envisagé les violences sexuelles que subirent les hommes noirs. Cette terreur-là les touchait aussi. Non que ce fût pire parce qu'ils étaient des hommes ; ce trope masculiniste récurrent et inacceptable. Mais cette histoire mérite aussi qu'on l'étudie.

« Enslaved black men were sexually assaulted by both white men and

1. Il ne s'agit aucunement dans cette partie du texte de nier la réalité d'agressions sexuelles et de harcèlement dans l'espace public. Mais la projection systématique de la figure de l'agresseur sur l'Autre, l'Inconnu, celui d'Ailleurs, alors que les statistiques montrent qu'une majorité des agressions sexuelles sont commises par des personnes proches, connues, dans la sphère privée, est une émanation directe de la suprématie blanche patriarcale et capitaliste.

white women. [...] sexual assault of enslaved men took a wide variety of forms, including outright physical penetrative assault, forced reproduction, sexual coercion and manipulation, and psychic abuse¹. »

Quand des policiers violent un homme noir voilà ce que l'histoire exhale en silence absolu. C'est pourtant l'homme noir qui est hypersexualisé dans la culture populaire, perçu comme un prédateur, réduit à un sexe énorme et une sexualité bestiale. La France peut jouer à cache-cache avec son esclavage mais nos corps le portent. Et les corps qui s'attaquent aux nôtres eux aussi le portent.

La peur blanche sexualisée ne se dissimule pas : je l'ai sentie, vue, entendue mille fois depuis l'enfance dans toute sa férocité bien avant d'en comprendre le sens, d'en saisir les racines puissantes. Notre hypersexualisation est bien trop historique pour qu'on accepte de

1. « Les hommes noirs réduits en esclavage ont été agressés sexuellement par des hommes blancs et des femmes blanches. [...] l'agression sexuelle des hommes asservis a pris une grande variété de formes, y compris les agressions physiques de pénétration, la reproduction forcée, la coercition et la manipulation sexuelles et l'abus psychique. » Traduction, M. Danjé.

classer au rang des anecdotes les accusations gratuites projetées sur nos corps. Ce sont les mêmes rouages qui ont justifié les abus sur nous.

Dans l'Aisne, à Seringes-et-Nesles, il y a un cimetière américain avec un carré pour les soldats exécutés.

Pendant la Seconde Guerre mondiale la culture du lynchage nord-américaine s'est exportée en France. Après la Libération, de nombreux soldats américains se rendirent coupables de viols contre des femmes françaises. Alors qu'ils ne constituaient que 10 % du contingent, l'armée poursuivit 139 soldats noirs sur 152 accusés.

Mary Louise Roberts qui a travaillé sur la question dans *What Soldiers Do* explique que l'armée américaine a « racialisé » et imputé les viols aux Noirs. Mais ce que montrent les minutes du procès c'est qu'ici les accusatrices sont françaises et que la violence de la culture du lynchage US rencontre celle de stéréotypes coloniaux bien d'ici.

« Entre 1944 et 1945, 29 soldats ont été exécutés en public pour viol, dont 25 Noirs. Comme il n'y avait que la guillotine en France, l'US Army a fait venir un bourreau du Texas, spécialiste

des pendaisons. L'armée fonctionnait comme une extension du système de ségrégation en vigueur dans le Sud. » Le 28 août 1955, Emmett Till, un enfant de 14 ans, fut lynché dans le Mississippi. Son accusatrice, Carolyn Bryant, n'a reconnu que récemment qu'il n'avait absolument rien fait. Le lynchage d'Emmett, et la photo de son corps défiguré, tel que sa mère souhaitait qu'on le voie, allait choquer les esprits et devenir emblématique de la violence raciale aux États-Unis. Au cimetière américain de Seringes-et-Nesles, un énigmatique numéro 73 indique où repose un nommé Louis Till. Soldat américain, il fut en Italie accusé de viol et de meurtre et exécuté en juillet 1945. Aucune des victimes ne l'avait reconnu mais il était noir : ça suffisait. Louis était le père d'Emmett. Au moment du procès des lyncheurs du jeune garçon – qui ne furent pas condamnés –, l'histoire du père refit opportunément surface. Ainsi l'opinion publique pouvait en déduire : tel père, tel fils¹.

1. Il faut lire sur ce sujet le livre de John Edgar Wideman, *Écrire pour sauver une vie : le dossier Louis Till*, Gallimard, 2017.

Alors que j'écris ces lignes des larmes me viennent et toutes ces résonances me remplissent d'effroi. Je connais bien le cimetière de Seringes-et-Nesles. Je l'ai visité et croisé des centaines fois sans savoir tout cela. Mon père avait déménagé à quelques kilomètres de là avec sa nouvelle famille toute blanche franco-italo-belge.

Des écorces de nous-mêmes,
dimanche 7 septembre 2014, Oakland, Californie.

I'am aware that identifying with what people see versus what's authentic, meaning who I actually am, involves erasure of parts of myself, my history, my people, my experiences. Living by other's people definitions and perceptions shrinks us to shells of ourselves, rather than complex people embodying multiple identities¹.

Janet Mock, *Redefining Realness*.

Je remonte Telegraph Avenue. J'ai mes escarpins cirés et la robe noire que Lamia

1. « Je suis consciente que s'identifier à ce que les gens voient de moi plutôt qu'à ce qui est authentique, c'est-à-dire ce que je suis vraiment, ça implique que j'efface des parts de moi-même, mon histoire, mon peuple, mes expériences. Vivre à travers la définition et la perception des autres, cela fait de nous des écorces de nous-mêmes, plutôt que des personnes complexes qui incarnent des identités multiples. » Traduction M. Danjé.

m'a donnée. C'est la première fois que je sors seule ici. J'ai l'esprit en éveil. Mariam m'a recommandé de ne pas trop dévier des larges avenues. La peur d'occuper l'espace est là, familière. Celle d'Haubourdin, des Flandres, de presque toute ma vie. J'ai toujours ce regard qui scrute anticipe interprète des années de survie : celle d'une femme trans.

Je n'ai pas « renoncé » à être un garçon noir. C'est juste que tous les jours de chaos m'ont volé mes élans, m'ont empêchée de faire toute la place à mon trouble. Vos visions de l'homme noir, vos mépris, vos clichés. Je n'ai fait qu'arriver dans une bataille en cours. Sans le luxe même de pouvoir chuchoter : « Je pense que je ne suis pas ce que vous croyez. » Les coups pleuvaient et j'ai dû riposter de la manière la plus conforme qui soit. En performant l'homme noir qui veut survivre, un poing américain en poche, un tournevis, une batte dans le coffre, parée pour les guérillas qui m'empêchaient de souffler.

Je n'ai pas « renoncé » à être un garçon noir. Quand l'orage s'est calmé, que j'ai trouvé la paix, un peu de silence et de bonnes solitudes, que j'ai mis à distance les lieux de mes traumas, celle que je suis s'est montrée comme une évidence. Ce fut le ravissement, la fin d'une certaine errance et d'une certaine

fatigue. J'ai serré les dents depuis trop longtemps. Joué le rôle d'un autre depuis bien trop longtemps : celui qui me fut imposé.

Ado, je disais toujours que j'irais vivre ailleurs : Guadeloupe, Haïti, « Afrique ». Parce que pour moi la France était affreusement raciste. La vie fait que je suis restée là, dans ces frontières, et que je veux m'y battre. Certainement pas par amour ou par goût du sacrifice.

Mais je le dois à mes sœurs et frères de solitude qui vont s'embarquer dans des routes qui bifurquent. Les lignes droites et les autoroutes sont des luxes et je ne sais même pas s'il faut en rêver.

Je quitte une chorégraphie pour en danser une autre. Je ne déserte pas le champ de bataille, ni celui de mes terres, ni celui de mon corps.

Je suis une femme noire depuis tout ce temps malgré le nœud coulant de vos regards. Une femme trans noire qui se battra en France aussi longtemps qu'un souffle irriguera mon allant.

Je suis prête à l'échange, prête pour nos envolées, prête à casser des gueules, prête à participer avec mes toutes petites forces à la libération de mes sœurs et frères noirs.

Physique, mentale, des normes, des cases, des espaces piégés. Qu'un regard, quel qu'il soit, nie notre complexité, n'y consentons jamais.

C'est une femme noire trans qui a traversé tous ces dimanches. Prenez-le comme vous voulez.

Artiste pluridisciplinaire afro-caribéenne, Michaëla Danjé est trans activiste panafricaine et révolutionnaire.